

Farces à Trappes

Devenu malgré lui phénomène de société via le cinéma et la télévision, Jamel Debbouze pourrait d'abord être, tout simplement, le comique français le plus important depuis Coluche. Il aurait pu se contenter de gérer tranquillement son triomphe, mais il avait un rêve de gosse : un one-man show. Ceux qui ont trop vite vu en lui la success story exemplaire des banlieues devront donc attendre : Jamel n'est ni comédien, ni porte-drapeau, ni assistante sociale.

Tu fais quoi comme métier ?

Jamel Debbouze : Récemment, il y a eu une réunion de quartier où je vis, à Trappes, et on a fait un tour de table pour se présenter. C'était du genre : "Moi, je suis Jean-Gilles, je suis maçon-bâtitseur ; moi, je suis Gérard, menuisier-peintre..." J'étais incapable de dire "Je suis Jamel, comique." Alors j'ai dit "Comique-maçon"... J'arrive pas à me définir, à assumer. Je suis pas comédien et comique, c'est pas une profession, pas une fin en soi. Il y a que depuis le film *Le Ciel, les oiseaux et...* ta mère ! que je me dis que ça peut peut-être devenir mon métier. J'avais déjà fait une saison à Canal+, des émissions à Paris Première et plusieurs années à Radio Nova avant, mais rien n'était installé. Et là, quand je vais dans le Loir-et-Cher, on me parle et on me reconnaît. Mais bon, gamin, je l'avais jamais envisagé : j'aimais délirer, faire n'importe quoi et partir en vrille.

A l'écran, on est frappé par ton apparente désinvolture.

Alors que je flippe tout le temps. Je me pose pas la question de savoir si je vais durer ou pas ça, je m'en balance, j'ai toujours fait ça pour m'amuser. Mais si j'étais mauvais, j'aurais trop les boules de me faire charrier en rentrant chez moi. Quand j'ai fait un sketch qu'a pas très bien marché, je me fais tailler dans mon quartier, c'est d'une force catastrophique. Le regard des mecs de Trappes me fait flipper grave. J'en prends plein mon grade pendant trois semaines et c'est chiant. Ces mecs, ils sont un vrai moteur pour moi, le seul repère.

La première fois qu'on t'a entendu "partir en vrille", c'était sur Radio Nova. Comment tu t'es retrouvé à 18 ans à l'antenne ?

Radio Nova, c'était la radio qui nous faisait kiffer au début du hip-hop. Vers 84, il y avait une émission le dimanche soir animée par Dee-Nasty et Lionel D. Des mecs venaient faire des freestyles, il y avait des sons qu'on n'avait jamais entendus. On restait dans les halls de bâtiments et on écoutait ça comme des fous, en faisant du break. Très jeune, je me suis retrouvé dans des cours d'improvisation théâtrale et comme j'avais écrit quelques sketches, j'ai fait des petites scènes ouvertes à Paris. Jacques Massadian et Jean-François Bizot, d'Actuel et Nova, m'ont repéré et m'ont proposé un essai... J'ai fait un sketch sur le cinéma et ils m'ont offert une rubrique cinéma à l'antenne. Le cinéma, c'était une passion depuis

l'enfance. Souvent, je suis resté chez moi des week-ends entiers à faire tourner le magnétoscope. D'ailleurs, avec ma famille, on va peut-être ouvrir une vidéothèque, dans le centre commercial Les Merisiers de Trappes.

Tu viens de l'improvisation en public. Est-ce que le public te manquait en radio ?

J'enregistrais mes chroniques le vendredi soir dans la nuit et il y avait souvent personne dans les studios. Le réalisateur derrière la console, c'était le seul retour que j'avais. Et puis, petit à petit, on a commencé à me parler des sketches. Dans la rue, quand je demandais mon itinéraire, on me disait "Oh, c'est pas vous ?" Petit à petit, une quinzaine de personnes se pressaient derrière la vitre quand j'enregistrais mes chroniques. Sans public, moi, je suis mort, je sers à rien.

On n'a pas l'impression que pour toi la télé et le cinéma soient des fins en soi.

Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'était simplement un moyen de drainer du public vers une salle... Alors ils vont venir parce qu'ils m'ont vu au cinéma ou à la télé et ça, ça va les amuser dix minutes. Après, il va falloir les tenir pendant 1h15. Pour ça, il a vraiment fallu écrire, bâcher. J'ai même dû me faire aider à l'écriture par mon copain Kader Aoun, qui a vécu les mêmes ambiances que moi... Une vraie rencontre, une vraie alchimie. Même si je tiens à dire, en revanche, que c'est un enculé (rires) ... Ecris-le : "Humainement, je le considère comme une merde."

Monter sur scène, est-ce que c'est un moyen de tuer le personnage qui s'est construit autour de ta chronique de Canal+ ?

On me dit souvent que je suis un phénomène de mode, qui durera deux ou trois ans. Etre à la mode, ça me casse les couilles : qui se souvient de la collection été 76 de Paco Rabane ? Le côté mode, c'est vrai du personnage du Cinéma de Jamel. Moi, j'ai envie d'arrêter cette chronique dès l'année prochaine, j'ai déjà l'impression de saouler les gens, c'est pas une finalité pour moi, c'est qu'une facette, un personnage. C'est pas lui qui va monter sur scène. Là, on va me voir sous un vrai jour. Mais si demain on me propose un vrai scénario avec un rôle de composition, un truc que je peux travailler, qui fait pas appel à mes mimiques ou à mes expressions, je sais que je pourrai le défendre. Car jusqu'ici, j'ai fait que jouer au comédien, jouer à jouer. Les co-m-m-m-médiens, je sais ce que c'est, ça s'écrit avec un K et ça a fait le conser... euh... le conservatoire de l'institut de ygdsgrhdsghuytze de Paris (rires)... Mais si on me propose un rôle à la Montana dans Scarface, j'irai au charbon. Même si je peux me planter.

Ton spectacle, tu l'as monté contre l'avis de tous tes proches. Qu'est-ce qui t'a donné une telle détermination ?

On m'a vraiment saoulé pour me dire "Non, tu devrais pas, c'est le cinéma qui t'attend. Tu devrais laisser ça de côté quelques années, tu vas te griller, chaque chose en son temps." Ce sont des proches, et pourtant, ils n'ont rien compris. Ils pensaient que maintenant qu'on m'en avait mis plein les yeux avec la télé et le cinéma, j'allais dévier. Mais dans ma tête, j'ai jamais bougé. On a mis dans ce spectacle tout ce que j'avais emmagasiné, tout ce qui m'est arrivé avant. Après ça, je sais pas ce qui peut se passer, c'est la fin du voyage pour moi. Si ça

s'arrête là-dessus, j'aurai vraiment kiffé, je serai parvenu à mon but. La première fois que j'ai joué sur une scène de café-théâtre parisien, c'était déjà incroyable, l'apogée. A chaque étape, je me dis qu'il peut rien m'arriver de mieux, que ça peut bien s'arrêter tout à l'heure.

C'est quoi, ou qui, qui t'a donné au départ l'envie de monter sur scène ?

J'ai toujours eu envie d'être sur la sellette. Avant de faire le comique, je dansais dans une troupe, basée au centre culturel Charlie-Chaplin de Trappes. Le mercredi, on montait des chorégraphies, on a même failli faire la première partie de NTM. Déjà, ça me plaisait de voir la réaction du public. Et puis un jour, je me suis fait renvoyer de cours et je suis tombé sur un mec qu'on appelait Papy, qui organisait des cours d'improvisation théâtrale. Je lui ai demandé si je pouvais essayer, il a dit oui et ça a duré huit ans. Là, c'était moi contre mon opposant, il fallait se démarquer tout de suite pour être élu par les spectateurs. Ça tombait bien : j'ai toujours adoré attirer l'attention. Je ne fais aujourd'hui que 1,65 m, mais en CM2, j'étais deux fois plus petit que les autres. Et dans mon quartier, la seule manière de se démarquer, c'était soit d'être fort, soit d'avoir une grande gueule. Moi, j'avais la grande gueule.

Est-ce qu'il y a un sentiment de revanche dans ce spectacle ?

Je suis pas là à dire : "Putain, moi j'ai vécu dans la zone, dans la merde, la banlieue, c'est la catastrophe, au secours..." Ça me casse les couilles, ce discours. C'est vrai que ça se passe super mal chez moi, qu'on est socialement mis à l'écart. Et, en même temps, je suis incapable d'habiter autre part qu'à Trappes. Quand j'ai envie de rigoler, j'ai qu'à aller chez Halani, au bar des Merisiers. Tu te mets au comptoir et t'es mort de rire tellement ça charrie. Ensuite, je vais au Grec, chez Bouaf... Tu peux pas t'ennuyer. Il y a une vraie solidarité entre les gens, j'ai toujours dans ma tête le bruit de la cité : des cris et des rires qui résonnent. Alors du coup, ça peut pas être une revanche, car j'en ai jamais voulu à personne. Mes parents ou mes oncles en ont voulu à la terre entière. Quand ils sont arrivés du Maroc, on les a montrés du doigt alors qu'ils avaient connu que le bonheur dans leurs villages. Mais moi, j'ai rien connu d'autre que "Dégage, t'es arabe." Au bout d'un moment, je me suis habitué à cette musique et ça me casse plus les couilles. C'est devenu normal. Le seul truc qui est jouissif, c'est quand je repense à mes profs qui me disaient que je ferais jamais rien, à des meufs qui m'ont zappé, à des mecs du quartier qui m'aidaient pas. C'est une revanche à une toute petite échelle, c'est pas au niveau social, national. Je suis pas un exemple pour les jeunes. Je veux être ni assistante sociale ni porte-drapeau. J'ai 23 ans, je veux pas passer pour le mec qui dit "Hé, les gars, faites comme moi, j'ai réussi." Je suis bon qu'à en prendre des conseils, pas à en donner, du genre (voix ampoulée)... "La France va donc savoir qu'en banlieue il y a des mecs qui s'en sortent"... Il y a longtemps que je le saisça, qu'à Trappes il y a des mecs qui peuvent écrire, chanter, danser ou faire l'ENA.

Est-ce que tu comprends le matérialisme revendiqué par certains groupes de rap ? Ta décision de monter un one-man show alors que le cinéma te courtise est à l'opposé de cette attitude.

Ça me fait plaisir que des gens le remarquent. L'oseille, je peux en gagner par paquets de cent, mais ça a jamais été mon moteur. Par exemple, on m'a encore jamais vu dans une publicité, j'ai pas envie de donner mon cul. Bien sûr, un jour j'en ferai, car j'aurai envie

d'acheter une maison au Maroc pour mes parents et Marlboro Light me proposera de monter sur un cheval au Texas... En banlieue, dans ma famille même, le rapport au blé est omniprésent, car on n'en a jamais eu. C'est comme les gonzesses, les blondes surtout : comme on n'a jamais pu toucher de blonde, on en rêve. Et là, je commence à être accepté dans des endroits où je peux être avec des blondes, je suis même sorti avec une il y a pas longtemps. Du coup, j'en parle de moins en moins. A Trappes, c'est comme dans toutes les sales putains de banlieues de merde, où il y a la cité d'un côté et le centre-ville à l'écart de l'autre. Et nous, on regardait toujours au centre-ville ce qui se passait, ces belles voitures qui ne seraient jamais montées chez nous sinon, on les aurait rayées ou cassées... Un mec qui, comme moi, a toujours roulé en 305 break, comment il peut refuser quand on lui dit "Tu veux rouler en Porsche ?" ? On commence à avoir accès à des trucs qu'étaient même pas imaginables et encore moins accessibles. Forcément, on n'a qu'à la bouche ce rapport au matériel, à tous ces trucs qu'on pouvait voir que dans les films ou les clips. Dans les textes de rap, il y a souvent ça : "Je veux rouler en Merco, je veux des belles gonzesses, pourquoi pas nous ?"... Après avoir été tout le temps mis à l'écart, on commence à nous dire "Allez, venez voir ce qui se passe chez nous." Il faut pas s'étonner qu'on a les yeux écarquillés, qu'on veut tout prendre d'un coup. On a peur que ça reparte.

Comment est-ce que tu gardes la tête froide ? Tu refuses ce matérialisme ?

Ce qui est important, c'est de rentrer tous les soirs à Trappes. Si un jour je viens habiter sur Paris, je suis mort. Je tombe dans la coke, les drogues et les putes. Les mecs de mon quartier et ma famille me gardent les pieds au sol. "Comment ça, tu veux passer devant nous ? Mais t'es fou, dégage, fais la queue comme tout le monde !" La gardienne de mon immeuble, quand je mets la poubelle où il faut pas, elle me chope : "Hé, vous vous croyez où, là, monsieur Debbouze ?" Mais moi aussi, je pars en couilles grave, faut pas croire.

Au Festival de Cannes, par exemple ?

J'suis devenu fou. Non seulement je rentrais dans les soirées, mais en plus on me disait "Passez une bonne soirée, monsieur." Alors qu'avant, je me faisais recalier des soirées, mais même des supermarchés. Au centre commercial de Saint-Quentin-en-Yvelines, fallait que je montre ma carte d'identité pour entrer. Et là, à Cannes, je vais où je veux. (Voix de faux derche) "Vous voulez boire quelque chose ?" J'étais émerveillé, c'était les mille et une nuits. "Questcequecest, questcequisepasse ???"

Comment s'est passé le retour à Trappes ?

Royal, car tout du long, avec mes copains du quartier, on savait que c'était n'importe quoi. Ce qui est dangereux, c'est quand tu commences à penser "Mais c'est normal, cette ambiance est tout à fait logique." Là, t'es qu'un gros bouffon de baltringue. Mais si tu prends conscience que c'est anormal, alors tu kiffes. Tu as le recul, tu sais que dans dix jours c'est fini.

Des gens comme Kader Aoun, avec qui tu viens d'écrire le spectacle, te servent de garde-fou ?

Kader est entier alors que moi, souvent, je cède. Je baisse pas mon froc, mais j'évite l'affrontement. Se prendre la tête, aborder les problèmes de face, je trouve que c'est une

perte de temps. C'est une réaction très infantile. Ma mère est comme ça, elle s'est jamais mêlée de mes histoires. Ce qui l'empêche pas, à chaque fois que je sors de chez moi, de me dire soixante-quinze fois de faire attention, de bien mettre ma ceinture quand je conduis. "Faut pas faire n'importe quoi", elle me le dit en permanence. C'est dans le vague, pas très précis, mais c'est percutant pour moi. Mon oncle, qui m'a élevé, il a beau avoir seulement 33 ans, il m'a toujours conseillé sur tout. Il m'a cassé les couilles en m'interdisant de traîner avec certains mecs du quartier... "Si je te vois là-bas, je te déglingue." Il y avait plein d'interdits, des rapports de force, mais il m'a souvent évité de glisser.

Un autre de ta cité, ton copain footballeur Nicolas Anelka, vient de se retrouver lui aussi à la tête d'une carrière et d'une fortune à gérer. Est-ce que vous en parlez ensemble ?

On s'est vu hier encore et on en a parlé. Lui, ça devient un vrai businessman. S'il revient jouer en France, ça sera le joueur le mieux payé de l'histoire du football français... T'as entendu cette phrase ?! Eh ben, elle s'applique à mon copain d'enfance, qui a grandi avec mon petit frère ! Lui, quand il pète, on lui offre dix barres, sur la vie de ma mère. La moindre feinte de corps, c'est dix plaques aussi. Il s'habille à l'œil, les magazines, Nike et Adidas lui font des ponts d'or. Et chez lui comme chez moi, c'est la même mécanique qui s'est mise en place : comment peut-on servir à faire kiffer les autres ? Comment faire des petites actions pour les mecs du quartier ? On a repris ensemble le club de foot de Trappes, faut qu'on serve à ce genre de trucs, à réaménager les structures, à filer des survêtements et des grolles aux gosses. Un gamin nous a pris tous les deux en photo sur un jetable et, depuis, il vend ses images pour des paquets. Je trouve ça mortel, cette façon de recycler l'argent. Avec ça, lui et ses potes se paient des sapes, des voyages à Cannes...

Tu es musulman pratiquant. Comment arrives-tu à concilier la religion et la débauche ?

Je fais partie de cette génération qui croit en Dieu, aux valeurs données par nos parents le ramadan, essayer de faire cinq prières par jour, respect, tolérance. Et en même temps, on vit dans une époque où ça va super vite, où on se lasse de tout immédiatement. Des copains à moi en sont à leur troisième divorce, mes parents sont restés mariés toute leur vie, le divorce n'existe pas dans ma famille. C'est super ambigu parce que quand t'arrives à Cannes et qu'il y a tout ce fric, l'alcool, les drogues, toutes ces gonzesses en string qui te chauffent, t'as l'impression d'être au pied du mont Sinaï... Quand Charlton Heston monte chercher les Tables et qu'en bas, ça se barre en couilles dans tous les sens. Cannes, c'est en bas (rires)... Dans la religion, je prends que ce qui me branche, j'ai négocié quelques arrangements. Si je suivais la religion comme le fait mon grand-père, je pourrais pas être ici aujourd'hui, c'est incompatible. Un jour, il m'a dit "Dieu est dans le cœur de chacun." Je me suis démerdé avec cette phrase pour lui faire dire ce que je voulais.

Entre la religion et la fête, entre Canal+ et ta cité de Trappes, il n'y a pas de schizophrénie parfois ?

Je peux m'adapter à n'importe quel milieu, à Neuilly comme à Sarcelles. En Egypte ou au Congo, je serai jamais mal à l'aise. Je travaille à Canal+ et je vis à Trappes, j'ai toujours fait la part des choses.

D'où t'est venu, au départ, ce penchant pour l'absurde ?

C'est grâce à des pilules que je prends (rires)... Moi, ce qui m'a toujours fait rire, c'est le n'importe quoi. Heckel et Jeckel, les joyeux corbeaux du dessin animé, ça partait sans arrêt en vrille et c'est ça qui me fait rire. Il y a plein de gens, dans mon quartier, tu peux pas comprendre ce qu'ils disent. Ça fait une demi-heure que le type gesticule en face de toi et tu sais toujours pas ce qu'il veut te dire. Il bouge, et toi, t'es obligé d'acquiescer car si tu remues pas la tête, il va croire que tu te fous de sa gueule. Ce genre de situations sans queue ni tête m'a toujours fait marrer. L'absurde et le décalage. On a aussi fait ça avec Canal : un mec au XVIIIème siècle, dans son château, avec ses manières, mais avec le langage d'un mec de cité. Les jeux de mots, les calembours, moi ça me saoule.

Un mec qui se prend une gamelle dans la rue, ça te fait plus rire que Raymond Devos ?

Oui. Et pourtant, je dis chapeau... euh... chapeau melon à Raymond Devos ! Pendant trois heures, il sue, il parle de rien, c'est un travail incroyable autour des mots. Mais c'est pas ça qui m'intéresse. Mon truc est plus visuel, une grimace me fait plus rire qu'un gag très travaillé. J'aime les histoires qui dérapent. Tous les jours, je vois des trucs qui font rire que moi.

Rire ou faire rire ont-ils parfois été des échappatoires ?

C'est tout le temps présent dans l'ambiance des quartiers, dans les halls d'immeuble. Ça me saoule de dire "dans les banlieues" ça, c'est bon pour ceux qui n'y habitent pas, je préfère dire "chez moi"... Là, ça part en couilles: ça rigole, ça charrie, tout le monde vanne tout le monde. Sûrement pour échapper à la réalité, mais on se le dit pas. C'est pas pour faire cucul la praline, mais dans mon quartier, c'est la joie de vivre. C'est la merde partout, et pourtant, ils se posent pas la question.

Est-ce qu'il existe un Jamel plus calme, moins survolté ?

Bien sûr, des fois je déconnecte, j'ai des vraies discussions avec ma mère, mes copains... La nuit, ça m'arrive même de rien faire, de m'allonger, de fermer les yeux et de faire ça... Comment ça s'appelle ? Dormir, oui, c'est ça (rires)... Mais comment est-ce que je pourrais atterrir, comment je pourrais pas être jovial en permanence ? J'ai 23 ans, je gagne beaucoup d'argent en faisant marrer les gens. Mon père a travaillé toute sa vie à la Comatec, à balayer les métros. Ça lui cassait les couilles de se lever le matin pour 7 500 F. Et là, il m'arrive de gagner vingt fois ça sur un seul et unique coup. Et ça, je peux pas lui en parler, ça le vexerait et il pigerait pas. Je comprends pas d'être mieux payé que lui, qui a sué cinquante mille fois plus que moi.

Dans la sitcom H, tu ne respectes rien, sauf ta mère.

J'ai quitté l'école très tôt parce que ça me cassait les couilles. Je faisais un BEP vente action marchande, et je savais que c'était pas là que ça se passait pour moi. Pour mes parents, arrêter l'école, c'est ce qu'il y a de pire. Et pourtant, ma mère m'a dit que c'était pas grave, que je devais faire ce dont j'avais envie. Après, elle m'a toujours soutenu. Je veux pas faire Cosette, mais on galérait grave à la maison et ça l'aurait aidée que je bosse au McDonald pour ramener 4 500 f par mois. Et moi, j'ai rien fait pour rapporter de l'oseille à la maison pendant deux piges. Elle, forcément, je suis obligé de lui mentir. Elle comprendrait pas la

vérité, que je peux aller faire le mariolle dans un restaurant ou animer des soirées pour des comités d'entreprise comme je l'ai fait dans le passé. C'est pas un métier. Je peux pas non plus lui parler de gonzesses, je suis trop pudique avec elle. On en parle, on en rigole, elle me dit "Fais attention, protège-toi" elle pourrait jamais me dire "Mets une capote." Par contre, jamais je pourrais lui mentir comme je le faisais avec les gonzesses, à qui je faisais croire que mon père possédait un château en Arabie Saoudite. "Il est émir, ça te dirait de venir manger au restaurant avec moi, c'est moi qui paie" (rires)... Ma mère, elle aurait jamais marché dans mes combines. Elle sait que mon père est pas émir (rires) ...

A Trappes, tu étais connu avant même la radio. Quelle était ta réputation ?

Y'avait plusieurs petites vedettes, dont Nicolas. Moi, j'étais connu surtout grâce à l'impro. J'adorais le foot, mais j'étais nul et ça me prenait vraiment la tête de pas être bon. J'ai trouvé une contenance quand j'ai commencé l'improvisation. Car là, j'avais ma place dans une équipe : la Ligue d'improvisation des Yvelines. J'étais même le capitaine. Pour la première fois, j'étais l'un des meilleurs joueurs de mon équipe. Ça représentait vraiment un truc pour moi. A partir de là, j'ai commencé à devenir une petite starlette, les gens me trouvaient plus intéressant qu'avant. Si j'ai réussi dans ce domaine, c'est sans doute parce que j'avais envie de dire plus de choses que les autres. Ça, je m'en suis rendu compte en quittant Trappes avec la Ligue pour aller jouer à Nîmes, à Marcq-en-Barœul, ou même au Québec. Pour la première fois de ma vie, j'ai pris du recul sur mon quartier et j'ai compris la chance que j'avais eue de rencontrer Papy, tous ces gens qui m'ont aidé à sortir de chez moi.

Faire rire, c'était ton moyen de draguer ?

T'as peut-être pas remarqué, mais c'est fini le temps où j'étais moche et arabe ! Aujourd'hui, je suis beau et je ne subis plus le racisme (rires) ... Mais avant d'être beau, j'ai été moche, je galérais sa mère pour les gonzesses. Pour avoir dix fois plus de chances de draguer, on y allait à dix. Mais on y arrivait même pas, on était peut-être trop agressifs. "Hé, mademoiselle, viens voir, j'vais t'dire un truc" (rires) ... L'humour, c'est beaucoup plus simple pour aborder les filles. Tu entends des filles comme Jennifer Lopez dire (il minaude) ... "Oh, mais moi, j'adore les hommes drôles..." Si tu lis cet article un jour, Jennifer, sache que je suis très drôle. Viens, j't'en supplie.

Tu as parfois pris des risques pour le plaisir de faire rire ?

N'importe quoi pour faire marrer les copains. Escalader un bâtiment à mains nues, s'agripper aux barreaux des balcons du cinquième étage ou voler une voiture, c'est dangereux et c'est pas très drôle en soi. Mais ça attire l'attention. Tout ce qui aurait fait en sorte que je puisse me démarquer, je l'aurais fait. Peut-être pas tuer une vieille dame, mais lui tirer les cheveux, sans problème. C'est horrible, mais pourtant, je regrette rien, c'est un bagage.

Qu'est-ce qui t'a fait arrêter ?

A une époque, je traînais avec des mecs qui étaient de vraies têtes brûlées, ils auraient pu me traîner avec eux dans le fond. Si on m'avait chopé, j'aurais pu prendre cinq piges. J'étais dans la mouvance, pour des conneries à 2,50 f qui auraient pu nuire à plein de gens. C'était bidon, mais c'était la seule façon d'avoir de l'oseille. Je faisais alors en une journée le salaire

mensuel de mon père, je gagnais au pire 7 000 balles par semaine en businessant. Quand j'ai commencé à travailler, en contrat emploi-solidarité, je touchais 2 500 f par mois. La différence, c'est que je me retournais plus pour voir si on me suivait dans la rue. J'ai eu de la chance parce qu'il y a eu des tournants dans ma vie. Mes copains de ce temps-là, eux, sont à Bois-d'Arcy. Mais comment faire comprendre aux mômes des quartiers qu'ils doivent arrêter leurs sottises et aller travailler ? J'ai pas d'arguments face à eux.

Si tu avais mesuré 1,80 m, tu as l'impression que tu aurais suivi ces types ?

Mais si j'avais mesuré 1,80 m, je ne serais pas là à faire cette interview car j'aurais jamais eu besoin de faire rire, besoin de m'affirmer. Si j'avais pas eu un bras coincé dans la poche (suite à un accident de train à 10 ans, Jamel a perdu l'usage d'un bras), j'aurais pas eu besoin de me mettre ainsi en avant. Comme j'avais un truc en moins, il fallait que j'affirme avoir des trucs en plus. Alors j'ai toujours tout fait tout seul, parce que je veux prouver aux autres que j'ai besoin de personne.

Est-ce qu'en te forçant à jouer les durs tu as parfois dû enfouir ta sensibilité ?

C'est triste à dire, mais chez moi, c'est un peu la jungle, il faut tirer la couverture de son côté et ça ensevelit forcément plein de sentiments. Par exemple, mon père m'a jamais dit "Je t'aime" et je lui ai jamais dit non plus. Alors que tous les deux, on le pense, j'en suis sûr. J'aurais adoré qu'il me dise "Mon fils, je t'aime", ou lui dire à lui. Mais ça m'est impossible. Je n'ai commencé à avoir de vraies discussions avec lui qu'à 18 ans, il était très froid jusque-là. "Ça va bien ?" "Et toi ?" "Ouais" (rires)... Heureusement, ma mère et mes oncles compensaient.

Faire de la comédie, c'était aussi une façon de fuir les responsabilités, l'âge adulte ?

Oui, grave. A la maison, on a croulé sous les problèmes très longtemps avec les crédits, les dettes. Parler avec un huissier pour lui expliquer que mon père n'est pas là, c'est casse-couilles. A 16 ans, quand j'ai commencé à faire sérieusement de l'improvisation, à jouer des rôles, je me suis bloqué, je n'ai pas mûri depuis. J'ai l'impression que j'aurai tout le temps 16 ans. Même si aujourd'hui, je suis beaucoup moins tracassé qu'à l'époque.

On a retrouvé quelqu'un qui te connaît bien : monsieur Dehame, le proviseur de ton lycée à Trappes. Il a de chouettes souvenirs de toi...

(Il se cache) ... Putain, non (il lui faut quelques secondes pour s'en remettre) ... C'est pas possible. Lui, quelque part, il m'a donné envie de faire ce que je fais en me donnant envie de partir du lycée, en trouvant les mots qu'il fallait. Moi, j'étais pas mauvais à l'école, mais je m'emmerdais grave. Quand je bossais, je tombais des 14/20, c'était facile. Par exemple, il faut pas être très malin pour réciter bêtement les huit étapes de la vente l'accueil, l'argument... Une fois que tu sais ça, tu l'as, ton BEP, pas la peine de se casser les couilles avec le reste. J'étais donc souvent convoqué chez monsieur Dehame. Une fois, j'attendais et un mec, un ancien du lycée, sort de son bureau. Il était en costume de chez C&A et conduisait une Ford Escort XR3. Monsieur Dehame m'a dit "Tu vois, lui, Jamel, il a réussi. Il est responsable de rayon chez Carrefour. C'est lui qui s'occupe de toutes les têtes de gondoles." Quand il m'a dit cette phrase, je me suis dit "Il faut que je me sauve."

Il se souvient de tes absences et de tes justifications insensées : une fois, tu as même fait intervenir l'ambassade du Maroc ?

Tu peux pas imaginer ce qu'on était prêts à faire pour pas aller en cours... J'ai même réussi à faire croire à une prof qu'elle était malade : "Oh, dites donc, c'est quoi ces petites plaques sur votre front ?" Une autre fois, on m'a proposé de tourner un court métrage au Maroc. Je suis allé voir monsieur Dehame pour tenter de le convaincre, parce que c'était le premier rôle de ma vie. Il a refusé de m'accorder trois jours mais j'y suis quand même allé, en demandant à un copain qui bossait à l'ambassade à Paris d'envoyer un fax sur en-tête expliquant que j'étais convoqué par le ministre des Ressortissants marocains à l'étranger, que c'était une affaire d'Etat (rires)... Une autre fois, j'ai été invité au Maroc par le roi, pour une émission spéciale de Sacrée soirée... Avant de partir, j'envoie un certificat médical au lycée et je pars au palais. Là-bas, Jean-Pierre Foucault commence et juste au moment où il dit "Nous sommes en direct du palais royal aujourd'hui, le 17 janvier...", la caméra s'arrête sur moi. Monsieur Dehame a vu l'émission et une semaine après, il m'a chopé et m'a dit "Comment ça s'est passé votre crise d'asthme ?" "Euh, ça va beaucoup mieux." "Tu t'es bien foutu de ma gueule"... Après ce jour, on a tout le temps joué au chat et à la souris. Moi, j'étais un fumiste, je préférais traîner dans les cages d'escalier. La position assise, elle me frustre. Dans les escaliers, on pouvait parler de Sabrina, de Samantha Fox, on parlait du shit, on se la racontait, on s'imaginait dans une bande... C'était à l'époque où il y avait de vrais gangs dans les cités, comme les Requins Vicieux ou V'là Les Dragons... Nous, c'était The Section Attack. On se faisait des défis, en parlant de danse, de foot, de voitures et de gonzesses. Quand j'ai commencé à faire du théâtre, ils se sont méchamment foutu de ma gueule. Pour eux, c'était un truc de grosse baltringue. Mais ce qui m'a sauvé, c'était le côté sportif de la Ligue d'improvisation. Comme on gagnait tous les matchs, j'avais reçu des étoiles, j'étais quand même champion de Trappes (rires)...

Il paraît qu'à cette époque tu t'occupais plus des enfants que de tes études.

A cette époque, c'était chaud à Trappes : il y avait eu des émeutes, on avait brûlé un commissariat, les condés tournaient à tout-va. Ils couraient au pas, par groupe de vingt-cinq, avec des fusils à pompe, c'était super impressionnant. Vu l'ambiance, je m'occupais beaucoup de mes neveux. Les gosses m'ont toujours fait kiffer. Mais c'est normal : les grands frères avaient été comme ça avec nous. Mon problème, c'est que j'ai été mal conseillé à l'école parce qu'il y avait personne derrière moi, dans ma famille, avec le bagage culturel pour m'orienter dans la bonne direction. En troisième, comme j'avais la tchatche, on m'a dit "Toi, tu sais parler, tu seras vendeur." C'est vraiment idiot car moi, j'adorais le français, les explications de texte, les fiches de lecture. C'est assez typique de mon quartier : à 16 ans, on ne sait pas vraiment se servir de la langue française comme il faut et quand on se retrouve à parler en public, c'est à mourir de rire. On se retrouve à court de vocabulaire, "Présentement, nous, ce qu'on voudrait, c'est de revendiquer c'est que"... On part dans des phrases qu'on ne maîtrise pas, c'est à la fois très triste et à mourir de rire.

Dans ton cas, tu as transformé ce handicap de départ en force, en figure de style.

Exactement. J'ai eu la chance d'avoir des gens pour me donner le recul qui m'a fait piger ça. Et puis je me suis rendu compte très jeune que je pouvais faire rire les gens en lisant des textes. Le déclic, ça a été un texte de Molière, Les Fourberies de Scapin. J'avais vu la pièce à la télé et j'ai essayé de le jouer en cours comme l'acteur. Ma prof était morte de rire. Je me suis rendu compte alors que l'intonation pouvait rendre drôle n'importe quel texte.

Tu as hésité à accepter ton rôle dans le film Zonzon, celui d'un Arabe taulard ? Tu ne redoutais pas de devenir l'Arabe de service ?

Bien sûr que je me suis posé la question. Mais les gens ne me connaissent pas. Tout ce qu'ils voient, c'est que je suis rebeu. Ils ne vont pas me proposer un rôle où je m'appelle Julien de la Forge... Je ne pourrais pas faire un sketch sur le beaujolais nouveau, il faut d'abord que je m'affirme dans ce que je sais faire. Pour la série H, sur Canal, je n'ai pas besoin de beaucoup me fouler, même si j'ai parfois envie que ça parte plus en couilles... Moi, je suis en train d'écrire un épisode où un mec prend l'hôpital en otage, ça me ferait marrer de jouer ça, de bousculer un truc aussi institutionnel. Car je sais parfaitement ce qui va dans ma bouche. Par exemple, le mec forcerait le directeur à danser sur NTM (rires)... Là, j'ai encore envie de faire une ou deux comédies, mais ensuite, je prendrai des risques, je me lancerai dans des rôles de composition. Un jour, dans les films, je m'appellerai Arthur ou Jean-Pierre.

Les Inrocks N°190 - 1998